



OPEN ACCESS

**Citation:** G. Bordin (2018) La nuit chez les Inuit canadiens du haut Arctique : une nuit véritable, mais en trompe-l'œil. *Bollettino della Società Geografica Italiana* serie 14, 1(2): 33-42. doi: 10.13128/bsgi.v1i2.517

**Copyright:** © 2018 G. Bordin. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.com/bsgi>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

**Data Availability Statement:** All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

**Competing Interests:** The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

## La nuit chez les Inuit canadiens du haut Arctique : une nuit véritable, mais en trompe-l'œil

### Nighttime among the Canadian Inuit in the High Arctic: a true night but in trompe l'œil

GUY BORDIN

*Centre d'étude et de recherche sur les littératures et les oralités du monde (Institut national des langues et civilisations orientales – INALCO), Paris, France*  
E-mail: [guybordin@skynet.be](mailto:guybordin@skynet.be)

**Résumé.** Pour nombre d'observateurs, la nuit des hautes latitudes se résume schématiquement au phénomène astronomique saisonnier de la nuit arctique et à son alternance spectaculaire avec son contrepoint, le soleil de minuit. Mais qu'en est-il de la nuit vécue au quotidien par les populations installées dans ces régions ? Quels sont les rapports qu'ils établissent entre les cycles « obscurité-lumière » saisonnier et « nuit-jour » circadien ? Dans ce texte, nous verrons comment les Inuit du haut Arctique oriental canadien conjuguent ces deux dimensions, pour produire un concept de nuit dont l'essence réside ailleurs que dans la seule obscurité.

**Mots-clés :** nuit, obscurité, lumière, Inuit, Canada, hautes latitudes.

**Abstract.** For many observers, night in high latitudes can be summed up schematically as the seasonal astronomical phenomenon called “arctic night” and its spectacular alternation with its counterpoint, the so-called “midnight sun”. But what about the day-to-day night of people living in these regions? What are the relations they establish between the seasonal “dark-light” cycles and the circadian “night-day” cycles? In this article, we will see how the northern Inuit in the eastern Canadian Arctic combine these two dimensions to produce a concept of night whose essence lies elsewhere than in the sole darkness.

**Keywords:** night, darkness, light, Inuit, Canada, high latitudes.

## 1. Introduction

Que ce soit chez l'observateur savant ou chez l'honnête homme, originaires des latitudes moyennes<sup>1</sup>, parler de la *nuit* en hautes latitudes dans l'hémisphère boréal revient immanquablement à évoquer le phénomène – parfaitement circonscrit géographiquement (au-delà d'une certaine latitude) et temporellement (au cœur de l'hiver) – de la « nuit arctique »<sup>2</sup>. Une nuit généralement décrite, perçue ou imaginée comme étant interminable, mais fascinante par l'un ou plusieurs de ses aspects, et souvent ramenée à son essence supposée néfaste et effrayante pour les hommes qui ont à la connaître<sup>3</sup>. Le tableau se noircit un peu plus encore lorsqu'il est fait mention de la « nuit polaire », les deux notions étant par ailleurs souvent confondues par manque de rigueur. Nous y reviendrons plus loin.

Le Grand Nord, puisque c'est ainsi que les hautes latitudes boréales sont communément nommées, ne serait donc en hiver rien d'autre qu'un vaste théâtre au rideau baissé, et plongé dans l'obscurité absolue. Six mois plus tard, règne du « soleil de minuit », le rideau serait entièrement levé, et la scène intégralement inondée par la lumière provenant du projecteur solaire dont rien, ou si peu, ne viendrait entraver la toute puissance. Le Grand Nord se confondrait ainsi avec le pôle Nord !

Face aux excès narratifs de tant d'auteurs de toutes les époques, y compris la nôtre, d'autres observateurs<sup>4</sup>, moins nombreux certes, ont heureusement su décrire les nuits arctiques et polaires avec toute la mesure qui sied à la méthode scientifique, prenant bien soin en particulier de moduler leurs analyses des effets de ces nuits sur les populations les plus septentrionales en fonction des latitudes où elles sont installées.

Quoi qu'il en soit, les uns et les autres n'ont bien souvent pas su aller voir au-delà du phénomène physique, dont la première caractéristique est d'être saisonnier, centré sur le solstice d'hiver. Ils ont ainsi laissé

impensée la nuit circadienne, celle qui importe de façon vitale à l'espèce humaine, au-delà de la seule nécessité physiologique<sup>5</sup>, car elle est la nuit sensible, espace-temps du quotidien construit par les hommes et objet de représentations multiples.

Continuons en nous interrogeant sur ce qui peut être dit a priori sur la nuit dans l'Arctique d'une part, et chez les Inuit canadiens du Nunavut<sup>6</sup> d'autre part, en nous intéressant tout spécialement à ceux qui vivent au-delà du cercle arctique, c'est-à-dire ceux qui ont à vivre la nuit arctique, et parfois la nuit polaire.

Au plan astronomique, la nuit est la période pendant laquelle le soleil demeure invisible, soit celle comprise entre le coucher et le lever de l'astre solaire. Entre l'équateur et le cercle arctique (66°33'N) alternent ainsi un jour lumineux et une nuit obscure, de durée variable, chaque nycthémère de l'année. En revanche, au-delà du cercle arctique, ou plus exactement de la latitude 67°23'N, il y a chaque année au moins un cycle de vingt-quatre heures sans lever du soleil, c'est la nuit arctique, et un cycle sans coucher du soleil, le soleil de minuit. Plus la latitude s'accroît et plus ce nombre de nycthémères particuliers augmente. Dans ces régions, l'alternance entre obscurité et lumière tend donc de plus en plus, avec l'accroissement de la latitude, à trouver son plein sens à l'échelle saisonnière et non plus à l'échelle quotidienne. Il faut cependant noter que même les régions situées à quelques degrés au sud du cercle arctique bénéficient d'une quasi absence d'obscurité pendant les semaines entourant le solstice d'été, grâce à l'illumination du ciel provenant du crépuscule civil (voir

<sup>1</sup> Le constat décrit dans ce paragraphe vaudrait fort probablement aussi pour des commentateurs provenant de régions de basses latitudes, mais il se trouve que les témoignages et récits tant historiques que contemporains sur les hautes latitudes proviennent dans leur très grande majorité d'observateurs issus de pays des latitudes moyennes, européens et nord-américains en premier lieu.

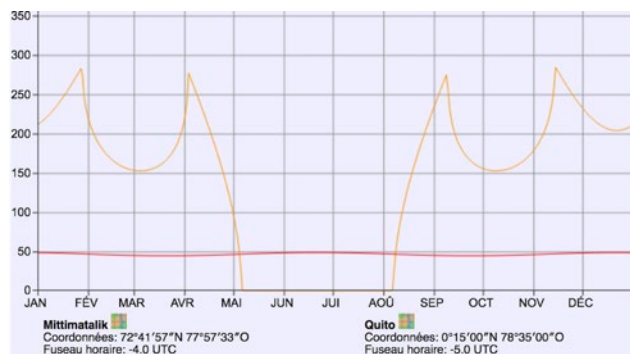
<sup>2</sup> Le pendant antarctique existe dans l'hémisphère austral, dont nous ne parlerons pas dans ce texte.

<sup>3</sup> Voir Bordin (2015, 38-46) pour un développement sur la construction du stéréotype occidental sur la nuit arctique. Rappelons que les écrits stéréotypés sur un objet tendent à se conforter les uns les autres, générant des surinterprétations, c'est-à-dire, pour reprendre la définition de S. Tchérkézoff (2003, 8), des interprétations établies avec des catégories indépendantes des spécificités linguistiques, culturelles et sociales des groupes humains étudiés.

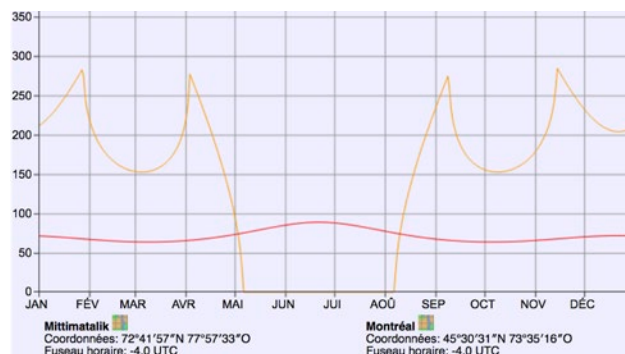
<sup>4</sup> Voir par exemple Bernier (1911, 47) ou Weyer (1932, 16-17).

<sup>5</sup> Rappelons qu'au niveau biologique, la plupart des êtres vivants – les humains et aussi un très grand nombre d'espèces animales et végétales – possèdent des horloges biologiques qui leur permettent de se situer dans les échelles de temps : celle du nycthémère avec les cycles circadiens et celle de l'année avec les cycles circannuels. Les humains sont contraints par leur physiologie à observer une période quotidienne de plusieurs heures de sommeil. Cette nécessité les conduit dans leur grande majorité à vivre selon un rythme veille/sommeil parallèle au cycle jour (lumineux)/nuit (obscur) car l'espèce humaine est avant tout diurne : mal adapté à la vision dans l'obscurité, l'homme a développé depuis ses origines un rythme circadien d'activité diurne et de sommeil nocturne. À noter que si dormir en un seul épisode de sommeil (de sept à huit heures) constitue de nos jours un « idéal » dans les pays occidentaux, il n'en a pas toujours été ainsi et cela semble même être une évolution relativement récente, tout en étant pas universelle ; voir par exemple Ekirch (2005, chapitre 12).

<sup>6</sup> Le Nunavut est la plus récente des entités politiques du Canada. Il a officiellement vu le jour 1<sup>er</sup> avril 1999, par scission des vastes Territoires du Nord-Ouest. Il comptait environ 36 000 habitants en 2016, dont 83 % d'Inuit. Sur un total de 65 000 Inuit au Canada, 46 % vivent au Nunavut, 18 % au Nunavik (nord de la province du Québec), 3,5 % au Nunatsiavut (côte orientale de la péninsule du Labrador) et 4,8 % dans la région des Inuvialuit (dans les Territoires du Nord-Ouest) ; 27 % vivent en dehors des territoires inuit, principalement à Montréal et Ottawa (source : Statistique Canada).



**Figure 1.** Durée du crépuscule à Mittimatalik (orange) et à Quito (rouge). Source : <http://ptaff.ca/soleil>



**Figure 2.** Durée du crépuscule à Mittimatalik (orange) et à Montréal (rouge). Source : <http://ptaff.ca/soleil>

définition ci-dessous), et font face à des jours très courts pendant les semaines encadrant le solstice d'hiver<sup>7</sup>.

En comparaison avec ce qui est vécu par la plupart des humains, les populations installées au-delà du cercle arctique doivent donc composer avec une réalité physique particulière : nuit quotidienne et obscurité n'y sont pas systématiquement en adéquation (le jour et la lumière ne le sont pas davantage).

Il faut encore noter que si le soleil ne peut être, dans sa course apparente, qu'au-dessus ou au-dessous de l'horizon, cela n'est pas équivalent à postuler une alternance systématique entre (pleine) lumière et obscurité (profonde). Car un autre phénomène intervient, le crépuscule, particulièrement dominant et intense une bonne partie de l'année dans les zones arctiques situées au voisinage et au-delà du cercle arctique. Ainsi, alors qu'à Quito, ville située sur la ligne équatoriale, il n'y a qu'un maigre crépuscule de moins de cinquante minutes toute l'année (Fig. 1), et qu'à Montréal, ville de latitude moyenne (environ 45°30'N), il ondule entre des minimums équinoxiaux d'une soixantaine de minutes et un maximum au solstice d'été d'une heure et demi environ (Fig. 2), à Mittimatalik, communauté (village) inuit située à 72°42'N, le crépuscule s'étale sur des durées comprises entre deux heures trente et quatre heures quarante pendant neuf mois de l'année ; il n'y a que pendant les trois mois de printemps/début de l'été, lorsque le soleil reste en permanence visible, qu'il n'y a bien entendu pas de crépuscule (Figs. 1-2).

<sup>7</sup> Par exemple, à la latitude d'Iqaluit (63°45'N), capitale du Nunavut, le soleil se lève un peu après 2 heures du matin et se couche vers 23 heures le 21 juin, soit environ vingt-et-une heures de présence effective du soleil au-dessus de l'horizon ; mais grâce au crépuscule civil, il y a en fait vingt-quatre heures d'illumination. Cette situation se maintient deux mois, du 22 mai au 22 juillet environ. Au cœur de décembre, on ne compte plus guère que quatre heures et demie de soleil visible auxquelles s'ajoutent environ deux heures et demie de crépuscule civil. (<https://www.timeanddate.com/sun/canada/>)

Il faut rappeler avec précision ce qu'est le *crépuscule*, car il est en fait pluriel. Le terme désigne la lumière, croissante avant le lever du soleil (crépuscule du matin) et décroissante après son coucher (crépuscule du soir), qui provient de l'éclairage des couches supérieures de l'atmosphère par les rayons de l'astre situé sous l'horizon, mais très voisin de celui-ci. On distingue trois niveaux de crépuscule selon l'abaissement de l'angle du centre du soleil : jusqu'à 6° au-dessous de l'horizon, on parle de *crépuscule civil*, au cours duquel la plupart des activités extérieures ne nécessitent pas d'éclairage artificiel avant la fin de la période ; puis jusqu'à 12°, on parle de *crépuscule nautique*, à la fin duquel il n'est généralement plus possible de repérer l'horizon ; et jusqu'à 18°, on parle de *crépuscule astronomique* où n'existe plus de lueur résiduelle, et où les étoiles les plus ternes peuvent être vues. Selon les astronomes, le crépuscule fait partie de la nuit.

Ces données prennent une grande importance quand il s'agit de considérer ce qui se passe au-delà du cercle arctique. On définit en effet la *nuit polaire* comme la période d'obscurité qui dure plus de vingt-quatre heures et pendant laquelle il y a absence de crépuscule. Et comme il existe trois degrés de crépuscule, on distinguera parallèlement : la nuit polaire civile au nord de la latitude 72°33'N, période pendant laquelle il n'y a pas de crépuscule civil ; puis la nuit polaire nautique au nord de 78°33'N ; et enfin la nuit polaire astronomique au nord de 84°33'N.

Entre le cercle arctique et la latitude 72°33'N se manifeste quotidiennement un crépuscule civil, alors qu'au Canada, les lieux habités de façon permanente affectés par le phénomène de nuit polaire (civile) sont les communautés de Mittimatalik [Pond Inlet], Ikpiarjuk [Arctic Bay], Qausuittuq [Resolute Bay] et Ausuittuq [Grise Fiord]<sup>8</sup> (Fig. 3).

<sup>8</sup> Les villages sont désignés par leurs toponymes inuit et, entre crochets, anglais.



Figure 3. Les communautés inuit du Canada

Périodes de nuit arctique et de nuit polaire ne doivent donc pas être confondus. Le tableau 1 illustre cette différence pour quelques communautés du Nunavut septentrional.

La nuit circadienne dans les régions arctiques pose donc un ensemble de questions spécifiques, dont plusieurs sont répertoriées ci-après. Ainsi, puisque dans les zones habitées par les Inuit septentrionaux la période de noirceur se raccourcit très fortement voire disparaît totalement pendant plusieurs semaines ou mois entre le début avril et la fin août selon la latitude, l'obscurité peut-elle leur servir de critère exclusif ou premier pour définir la nuit ? N'y aurait-il alors qu'une nuit « virtuelle » au printemps et en été ? Et corrélativement, comment assurer les besoins biologiques et sociaux, c'est-à-dire quelles sont les caractéristiques des pratiques du sommeil lorsque le ciel ne s'obscurcit plus ou si peu ? Inversement, au cours des semaines sombres du cœur de l'hiver, est-ce pour autant continuellement « la nuit » ? N'y a-t-il alors plus de « jour » ? Quelle importance prend la lumière crépusculaire ? Quelle est celle des

autres sources de lumière (lune, aurores boréales) dans la nuit obscure ? Les pratiques du sommeil en période d'obscurité continue se modifient-elles, et si oui, dans quelle mesure ? Qu'en est-il aux autres moments de l'année lorsque lumière et obscurité tendent à s'équilibrer en termes de durée<sup>9</sup> ?

Il s'agit en fin de compte d'essayer de répondre à un questionnement plus général : comment l'alternance jour/nuit s'articule-t-elle avec l'alternance lumière/obscurité ? À tout moment de l'année, dans un système physique en constante évolution, on peut ainsi se demander comment les Inuit de ces régions trouvent leur part de nuit. Soit, pour le formuler autrement et en reprenant le concept développé par le groupe d'anthropologie de la nuit de l'université Paris Nanterre<sup>10</sup>, tenter de cerner

<sup>9</sup> Rappelons qu'aux périodes équinoxiales durées du jour et de la nuit sont égales, et ce en tout point de la planète.

<sup>10</sup> Ce groupe/séminaire a été fondé par Aurore Monod Bequelin et Jacques Galinier au sein du Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative de Nanterre. Parmi son importante production scientifique, citons en particulier la collection d'ouvrages « Anthropologie de la

**Tableau 1.** Nuit arctique et nuit polaire dans des communautés du Nunavut<sup>1</sup>. Source : Burn 1996.

Communauté	Latitude (N)	Nuit arctique			Nuit polaire		
		Premier jour	Dernier jour	Total	Premier jour	Dernier jour	Total
Qikiqtarjuaq [Broughton Is. ]	67°33'	16 déc.	28 déc.	13	-	-	-
Iglulik [Iglolik]	69°23'	30 nov.	13 jan.	45	-	-	-
Kangiqtugaapik [Clyde River]	70°27'	24 nov.	19 jan.	57	-	-	-
Mittimatalik [Pond Inlet]	72°42'	15 nov.	28 jan.	75	17 déc.	27 déc.	11
Qausuittuq [Resolute Bay]	74°15'	9 nov.	3 fév.	87	2 déc.	11 jan.	41
Ausuittuq [Grise Fiord]	76°25'	2 nov.	9 fév.	100	20 nov.	22 jan.	64

<sup>1</sup> Les dates figurant dans le tableau peuvent varier d'un à deux jours d'une année à l'autre car les années astronomique et civile ne sont pas identiques.

la *nocturnité* des groupes inuit des hautes latitudes, ce concept rassemblant les éléments qu'une société formule et adopte pour définir ce qui constitue « sa » nuit (Galinier et al. 2010).

Dans la suite de ce texte, nous allons voir comment les Inuit des hautes latitudes du Nunavut (et plus précisément ceux du nord de la Terre de Baffin) conjuguent ces deux dimensions – cycles obscurité/lumière saisonnier et nuit/jour circadien –, et quelles conceptions et représentations de la nuit ils en tirent. Je m'appuierai pour cela en grande partie sur les témoignages que j'ai recueillis lors d'entretiens semi-structurés réalisés au cours de plusieurs séjours et à différentes saisons dans la communauté de Mittimatalik depuis 2002<sup>11</sup>.

## 2. La nuit au quotidien

Jusqu'aux contacts permanents avec les Occidentaux, les Inuit connaissaient trois grandes divisions du temps : saison, mois (ou plus exactement lunaire) et jour – au sens de nyctémère (Saladin d'Anglure 1990, MacDonald 1998, Bordin 2005 et 2015). Avec les quatre à huit saisons, d'une part, et le calendrier luni-solaire d'essence socio-écologique comprenant de douze ou treize à dix-sept périodes, d'autre part, selon les groupes et régions<sup>12</sup>, le jour, avec ses fractions, était un intervalle de temps parfaitement opératoire chez les Inuit, contrairement à ce que, par exemple, l'écrivain-voyageur américain

B. Lopez suggère dans ses *Rêves arctiques*, un classique de la littérature sur l'Arctique<sup>13</sup>. On y distingue ainsi en particulier le jour (*ulluq*) et la nuit (*unnuaq*), le matin (*ullaqaq*) et le soir (*unnuk*), parmi la dizaine de périodes, de durées inégales, reconnues dans ces régions<sup>14</sup>. Ces fractions du cycle circadien sont également indépendantes de la saison, c'est-à-dire que, par exemple, le matin reste *ullaqaq* et l'après-midi *unnuksaq*, qu'ils soient inondés de soleil ou plongés dans l'obscurité.

À une question telle que : « ici au printemps et en été, lorsque le soleil ne se couche jamais, y a-t-il une nuit ? », mes interlocuteurs de Mittimatalik répondirent toujours de la même façon : « oui, bien-sûr, il y a toujours une nuit, et nuit et jour alternent chaque jour de l'année », en se montrant généralement surpris, souvent amusés, parfois irrités ! Car la nuit est une évidence.

L'analyse des propos que j'ai recueillis montre en effet que les Inuit septentrionaux ont conçu un système assez complexe de représentations de sorte que la notion de nuit quotidienne garde toute sa pertinence malgré les formidables variations saisonnières d'obscurité et de lumière qui existent dans ces régions. La nuit appartient ainsi à un registre autre que celui de l'obscurité, car, selon les dires des interlocuteurs, plusieurs marqueurs ou critères, liés les uns aux autres, concourent à la caractérisation de la phase nocturne du cycle nyctéméral. Ces éléments, pris dans leur globalité, permettent en retour de proposer un schéma interprétatif dans lequel s'inscrit la nuit vécue et racontée par les Inuit du nord de la Terre de Baffin.

nuit » publiée par la Société d'ethnologie. Depuis ses débuts, ce groupe associe à ses réflexions des chercheurs d'autres disciplines, notamment l'histoire, la géographie ou la physiologie.

<sup>11</sup> La méthodologie est exposée en grands détails dans Bordin (2015).

<sup>12</sup> Les Occidentaux ont introduit de nouvelles unités de temps : l'année, la semaine, l'heure et ses divisions. Cette structuration a constitué une rigidification de la perception et du vécu du temps avec, entre autres innovations, douze mois formant invariablement une année, chacun d'eux n'ayant qu'une appellation et une durée constante. Les notions de date et d'âge firent aussi leur apparition.

<sup>13</sup> « [...] dans le Grand Nord, en hiver, le soleil fait lentement surface au sud et disparaît presque au même endroit [...]. L'idée selon laquelle le soleil « se lève à l'est et se couche à l'ouest » ne se justifie pas ici, ni l'idée selon laquelle un « jour » consiste en un matin, un midi, un après-midi et un soir : ce n'est qu'une convention, mais tellement ancrée en nous que nous n'y pensons même plus, une convention de notre littérature et de nos arts. Ici, cela ne se passe pas de la même façon. » (Lopez 1987, 55).

<sup>14</sup> Voir MacDonald (1998, 201-202) pour Iglulik, Bordin (2015, 60-62) pour Mittimatalik.

### 3. Le bornage de la nuit

La nuit est le résultat de la juxtaposition de plusieurs bornages, astronomiques, physiologiques, sociaux, c'est-à-dire d'un ensemble de prescriptions : la nuit, c'est entre tel et tel moments, c'est lorsque tel phénomène survient, c'est lorsqu'on exerce telle activité, etc. Ne se recoupant ni nécessairement ni systématiquement, ces bornages confèrent à la nuit inuit un aspect « bigarré », comme nous allons le voir dans ce qui suit.

#### 3.1 Les marqueurs physiques

La nuit est définie par plusieurs indicateurs liés aux cycles astronomiques. Les repères de temps ont toujours été des marqueurs de premier ordre qui, jusqu'à l'utilisation des moyens techniques introduits par les Occidentaux, étaient basés sur l'observation des mouvements du soleil en premier lieu, mais aussi de la lune et des étoiles. Gamaili Qiluqisaaq, de Mittimatalik, l'illustre à sa façon (2003) :

*Lorsque le soleil n'est pas très haut, on appelle ce moment nuit, c'est ce que je pense, quand le soleil n'est pas très haut, on dit que c'est la nuit.*<sup>15</sup>

Les étoiles jouaient aussi un rôle primordial pour l'orientation dans l'espace et le repérage du temps, marquant essentiellement le début et la fin de la journée et de ses activités. Il était par exemple usuel de faire un trou dans le dôme de la maison de neige pour observer les étoiles qui servaient à déterminer l'heure du réveil matinal (MacDonald 1998, 199).

La correspondance entre temps et corps célestes s'inscrit bien entendu dans la micro-géographie des lieux. Un autre interlocuteur de Mittimatalik, John Tuurngaq, explique ainsi (en 2005) qu'au printemps, lorsque le soleil se trouve dans l'alignement de la vallée occupée par une petite rivière se jetant dans le lac Utuk, au sud de la communauté, c'est qu'il est midi. Lorsque le soleil se trouve à l'opposé, c'est que la nuit est venue.

Depuis l'introduction des montres et horloges, la nuit, quelle que soit son degré d'obscurité, se trouve numériquement encadrée au cours du cycle circadien, comme l'explique Ilisapi Uuttuvak<sup>16</sup> (2003) :

<sup>15</sup> Toutes les citations d'interlocuteurs de Mittimatalik sont disponibles en langue inuit et en traduction française dans Bordin (2008 corpus, 27-50). Dans ce texte, je ne reprends que les versions traduites. En cas de référence linguistique indispensable, la citation originale inuit sera toutefois donnée en note.

<sup>16</sup> Autres exemples dans *ibid.*, 27-32.

*Tant que l'horloge n'indique pas 22 heures, ce n'est pas la nuit (unnuaq), ce n'est que le soir (unnuk). Et à 1 heure du matin, même lorsqu'il n'y a plus d'obscurité tu peux dire que c'est la nuit ; l'obscurité n'est pas la nuit, je ne le pense pas. L'horloge ici est le grand maître.*

Au printemps, *unnuaqasuunguvunga* « j'ai toujours une nuit », constate pour sa part Anguilianuk Qijua-pik (2003), soulignant de la sorte qu'il y a toujours une nuit même en absence d'obscurité, puis qu'inversement, au cœur de l'hiver, ce n'est pas pour autant la nuit continue.

Associée au temps et au mouvement apparent du soleil, certains interlocuteurs de Mittimatalik mettent aussi en avant la variation de température de l'épisode nocturne par rapport à celle de la journée – à la fois constat physique et sensation corporelle – qui n'est pas sans influence sur, tout particulièrement, les déplacements au printemps et les pratiques du sommeil. Cependant, l'écart de température entre jour et nuit ne se produit pas toute l'année dans le même sens. En hiver, pendant la période d'obscurité continue, la nuit est moins froide comme le dit Jaiku Piitaluusi (2005) :

*Lorsque j'étais jeune, j'aimais bien veiller la nuit, voyager sur de grandes distances en traîneau à chiens car il fait moins froid la nuit, c'est pour cela que je me déplaçais plus pendant la nuit. Oui, en hiver il fait moins froid lorsque l'obscurité règne en continu. Quand la lumière commence à revenir, on ressent davantage le froid sans doute à cause du vent, plus il fait lumineux, moins on se réchauffe facilement, c'est ainsi quand il fait très froid.*

En revanche, au printemps, lorsqu'il n'y a plus d'obscurité, la position plus basse du soleil la nuit entraîne un abaissement de la température par rapport à celle du jour, comme dit Gamaili Qiluqisaaq (2003) :

*[Au printemps] il fait plus froid la nuit que le jour, unnuattak (la nuit claire) signifie qu'il fait plus froid alors que le soleil est plus bas.*

Un terme spécifique utilisé dans plusieurs témoignages, dont le précédent, désigne la nuit sans obscurité dans le nord de la Terre de Baffin : *unnuattak*. Jusqu'à présent, nous avons rencontré le terme *unnuaq*, attesté dans l'ensemble de l'aire inuit pour désigner la nuit (Fortescue et al. 1994).

À Mittimatalik, comme à Iglulik où il est également en usage (MacDonald 1998, 202), plusieurs aînés ont ainsi spontanément utilisé ce terme pour qualifier la nuit au printemps et au début de l'été, à l'instar de Isimai-li Katsak (2003) :

*Lorsque la nuit n'est plus obscure, que nous avons la lumière en permanence, lorsque le soleil brille en continu, qu'il ne disparaît pas, lorsque le soleil descend, c'est la nuit et on l'appelle alors unnuattak. On appelle la nuit unnuaq en hiver, lorsque la nuit devient obscure, oui c'est ainsi, lorsque la lumière est permanente, la nuit est appelée unnuattak, et c'est bien la nuit.*

L'analyse morphosémantique du terme *unnuattak* montre que la nuit du printemps est vécue et exprimée comme telle par les Inuit nord-baffinois : malgré la lumière solaire, ce n'est pas le jour, d'où l'utilisation du radical *unnua-* montrant que l'on a à faire à un épisode nocturne, mais ce n'est pas la nuit « ordinaire », obscure, d'où la correction au moyen du morphème *-ttak* qui semble exprimer la notion de « être comme » [venant de *-ttajuq* « qui fait habituellement, se comporte ordinairement »].

Malgré la justesse du terme, soulignée par plusieurs interlocuteurs, il tend à tomber en désuétude : les gens âgés le connaissent, mais ne l'utilisent plus guère ; les plus jeunes semblent l'ignorer comme j'ai pu le vérifier auprès d'un grand nombre de personnes d'une quarantaine d'années ou moins<sup>17</sup>. Pour ces derniers, à partir de minuit, c'est *unnuaq*, qu'elle que soit la saison, terme qui tend à devenir un générique.

### 3.2 La nuit et le sommeil

Bien que les pratiques montrent que la nuit chez les Inuit n'est pas réservée au sommeil, ce dernier contribue néanmoins à la définir au niveau formel<sup>18</sup>. Nombreux sont les témoignages qui l'attestent. Ce facteur sommeil permet par exemple d'opposer le soir *unnuk* à la nuit *unnuaq* selon les dires de Maata Kunuk (2003) :

*La nuit, c'est lorsqu'on a vraiment sommeil, que l'obscurité règne ; le soir, même s'il fait obscur et que ça semble être la nuit, ne provoque pas l'envie de sommeil, c'est différent.*<sup>19</sup>

Même lorsque soir et nuit se présentent sous un aspect semblable en matière de lumière ou d'obscurité, ils ont des implications différentes pour la personne et la collectivité. L'utilisation du morphème causatif *-naq-* dans le syntagme *unnuaq uirngarnaqtualuungmat* (note 19) indique que, dans le cas présent, la nuit est perçue comme « ce qui fait qu'on a envie de dormir », souli-

gnant le caractère dynamique de l'épisode nocturne vis-à-vis du sommeil. D'autres marquent le lien entre nuit et sommeil en faisant appel au morphème d'obligation *-giaq-* « devoir » : « lorsque nous devons aller dormir, ce sera la nuit. » Soit une autre façon de marquer linguistiquement ce que la nuit impose.

Lorsque je demandai à Maata Kunuk (2003) ce qu'elle pensait de la nuit dans son enfance et ce qu'il en était au moment de notre rencontre, elle répondit n'y avoir jamais songé autrement que dans sa relation au sommeil :

*Quand j'étais enfant, je n'y pensais pas [à la nuit], mais ma mère me disait qu'il fallait dormir la nuit et non veiller ; je considérais que la nuit était la période du sommeil et non celle de la veille. Je pense encore la même chose, je n'aime pas être éveillée la nuit, je n'aime pas cela parce que c'est différent du jour ; même si on cherche à les confondre, nuit et jour sont différents.*

Plusieurs interlocuteurs s'accordent aussi d'ailleurs sur le fait que la nuit existe [*sanajau-*, littéralement « a été fabriquée »] pour que le corps puisse se reposer.

Il ressort des données brièvement présentées ci-dessus que la nuit inuit n'est pas un espace-temps univoque. Elle n'est pas assimilable à l'obscurité, et seule la prise en considération d'un ensemble de paramètres permet d'en rendre compte de la façon la plus juste.

## 4. Apprentissage et ressenti de la nuit

Les témoignages des aînés d'aujourd'hui se rejoignent et traduisent une connaissance de la nuit qui renvoie à l'apprentissage et au vécu de la petite enfance et aux injonctions des parents qui voulaient que les enfants dorment car/quand c'était la nuit, même lorsque le soleil continuait à luire et que l'envie de veiller était grande.

Les enfants devaient ainsi apprendre très tôt à observer et reconnaître les corps célestes et leurs mouvements comme le raconte Martha Tunnuq de Arviligjuaq :

*We had to learn about the stars when we were growing up. We were asked to observe what each star means; we were told to look at them and name them. We checked them each morning and night... I used to check the stars all the time, as it was one of my duties. Stars interest me. (Bennett, Rowley 2004, 111)*<sup>20</sup>

<sup>17</sup> Voir Bordin (2009) pour une analyse de ce phénomène.

<sup>18</sup> Voir exemples dans Bordin (2008 corpus, 36-39).

<sup>19</sup> Citation originale en inuktitut : *Unnuaq uirngarnaqtualuungmat taaqtillugu amma unnurataakkut taaraluaqtillugu unnuanguquujigaluaqtillugu uirngarnanngimmat ajjigiingimijanga.*

<sup>20</sup> Voir également Cain Iqqaqsaq de Iglulik in MacDonald (1998, 168-169) et Kuunilusi Nutaraq de Mittimatalik (in Oosten, Laugrand 2001, 125 [inuktitut], 103 [anglais]).

En toutes saisons, marquer et maintenir la différenciation nuit/jour relevait de la responsabilité parentale. Gisa Inuaraq, une femme plus jeune de Mittimatalik, considère que cet apprentissage s'est maintenu et qu'il conserve toute sa pertinence pour l'éducation de sa fille<sup>21</sup>. Le corps (*timi*)<sup>22</sup> annonce la nuit, poursuit-elle (2003) :

*Bien sûr, pour moi oui [il y a une nuit en été]. Mon corps le ressent lorsque c'est la nuit. Même si je suis vraiment éveillée et que je n'ai pas envie de dormir, mon corps sait que c'est la nuit. Quand je cesse d'être active, mon corps devient paresseux. La nuit sans obscurité et en présence continue de la lumière solaire, c'est la nuit. Le jour reste le jour et la nuit reste la nuit*<sup>23</sup>.

L'analyse lexicale montre qu'elle exprime une qualité subjective, une sensation de son corps, en utilisant le morphème *-gusuk-* : *timiga ikpigusugunnaqtuq unnua-ngunningani* (note 23), littéralement « mon corps peut ressentir intrinsèquement lorsqu'il est dans sa nuit. » Même en l'absence de l'obscurité au printemps, on ne peut pas confondre la nuit avec le jour, démentant par exemple l'observation de D. Jenness (1928, 93, 99) chez les Inuinnait de l'Arctique occidental canadien selon lequel :

*It was now mid-April [...] Night and day had merged into one another, the sun disappearing for one hour only at midnight. [...] Day and night were hardly distinguishable, for the end of April saw the midnight sun.*

C'est la nuit en trompe-l'œil.

Pendant la période de l'hiver au cours de laquelle le soleil ne se montre pas, appelée *tauvigjuaq* [littéralement « la grande période des jours sans lumière »] dans le nord de la Terre de Baffin, est-ce alors pour autant toujours la nuit ? *Aakkattiaq* « certainement pas », nous dit Maata Kunuk (2003) :

*Ce n'est certainement pas toujours la nuit [en hiver], nous avons aussi le jour ; le matin je me réveille vers 6-7 heures quand je vais très bien, lorsque je ne suis pas souffrante, ni fatiguée, quand je me sens bien le matin ; le jour arrive même lorsque l'obscurité perdure, on sait parfaitement*

<sup>21</sup> Voir Bordin (2008 corpus, 43).

<sup>22</sup> Pour un développement sur la conception du corps chez les Inuit, voir Therrien (1987).

<sup>23</sup> Citation originale en inuktitut : *Of course uvanga ii. Timiga ikpigusugunnaqtuq unnuangunningani. Iqqumattiaralaruma qittaingaluaruma qaujimaajuq timiga unnuanguqtumik, pilirijumajunniiq&unga timi iqiasulisuuq. Unnuaq taanngikkalaruni unnuanguinnajattuuq qaumainnaraluaqpat sila unnuangujuq. Ulluq ulluunginnaja&arami unnua-guinnaja&uni.*

*quand le jour est là, quand le soir est là, je veux dire que même lorsqu'il n'y a plus beaucoup de lumière, on s'habitue.*

Là encore, le corps, en bonne santé, n'est pas dupe du jour et de la nuit. Il ne faut d'ailleurs pas se fier aux apparences selon Alan Maktaa (2003) :

*[En hiver] il y a encore la nuit, après le jour vient toujours la nuit, nous avons toujours un jour et une nuit, ça n'est jamais la nuit en continu ; quand on renverse les situations, comme dormir dans la journée, on peut avoir l'impression que c'est la nuit, mais ça n'est pas le cas, la nuit se transforme toujours en jour*<sup>24</sup>.

L'interlocuteur utilise une construction qui ne laisse planer aucun doute sur le sens de son message : *unnua-nguinnaqquujjuugaluaq unnuanguinnanngittuuq* (note 24), littéralement « bien que ça semble n'être que la nuit [sous entendu : vingt-quatre heures sur vingt-quatre], ça n'est pas toujours la nuit ». Le fait de dormir pendant une journée qui baigne dans l'obscurité hivernale ne suffit pas à transformer ces heures diurnes en nuit. Le passage de *unnuaq* à *ulluuq* puis de nouveau à *unnuaq* se répète jour après jour : on l'apprend, on le ressent et on le mesure.

On relèvera encore que pour un adolescent d'une quinzaine d'années, ce qui distingue les nuits d'hiver et d'été, ce sont les comportements individuels et non l'obscurité ou la lumière ni le lexique : en hiver, il n'y a pas beaucoup de monde dehors pendant la nuit ; au printemps et en été, il y a beaucoup de gens dehors pendant la nuit. Il accorde ainsi par expérience la primauté à l'aspect social<sup>25</sup>.

## 5. Conclusion : une nuit chargée de subjectivité

Le haut Arctique, là où, au Canada, vivent les Inuit nord-baffinois, constitue un cadre unique quant à l'expérience de l'alternance du jour et de la nuit, de la lumière et de l'obscurité. Il y a dissociation entre la nuit et l'obscurité, même si elles se retrouvent régulièrement en phase aux périodes équinoxiales ; parfois l'obscurité envahit le jour, parfois la lumière inonde la nuit. La nuit ne se résout pas à l'obscurité, mais se caractérise par un ensemble d'éléments qui s'associent les uns aux autres et

<sup>24</sup> Citation originale en inuktitut : *Aakka taanna suli unnuaq, ulluu-lauq&uni unnuanguinnaqtuq, ulluqainnaqtugut unnuaqaq&utalu unnuanguinnanngittaluk, mumiksitilluni ullukkungaaq siniqattaq&uni unnuanguinnaqquujjuugaluaq unnuanguinnanngittuuq ulluruqattaqtuq unnuaq unnuqaq&unilu.*

<sup>25</sup> Voir Bordin (2008 corpus, 22, 24 ; interlocuteur 2).



ressortissent, selon une catégorisation souple, de cadres plus ou moins normatifs, qu'ils soient physiologiques, sociaux ou physiques : la nuit est un apprentissage du plus jeune âge, une sensation corporelle, une série de marqueurs physiques, le temps en principe dévolu au sommeil.

Cette construction de la manière dont les Inuit de Mittimatalik que j'ai rencontrés se représentent la nuit est mienne. Aucun d'entre eux n'a produit un discours continu sur ce que serait l'objet « nuit » et qui comprendrait tous les éléments que j'ai dégagés et présentés. Les marqueurs définissant la nuit ont surgi par « bribes », au gré des questions adressées individuellement. Les interlocuteurs n'ont pas fait mention systématique de la totalité des éléments cités par les uns et les autres, lesquels se retrouvent cependant tous chez un grand nombre d'entre eux, sans se voir accordés la même importance. Chacun construit sa nuit, aboutissant à une nocturnité complexe.

Nuit et obscurité forment un couple régi par une dialectique qui peut nous apparaître déconcertante : si la nuit revient quotidiennement chez les Inuit septentrionaux, comme partout ailleurs sur la planète, elle n'est pas systématiquement accompagnée de l'obscurité. Seule la nuit est une donnée récurrente, une nuit dont l'obscurissement varie dans le temps selon un rythme annuel. Si pour les peuples des régions tempérées, tropicales et équatoriales la nuit n'est sans doute pas davantage réductible à la seule obscurité, cette dernière en constitue néanmoins l'essence, substrat physique à durée variable mais incontournable. C'est ce qui permet au géographe L. Bureau (1997, 31) d'énoncer que : « La fonction épuratrice ou sélective de la nuit est implacable. Elle condamne au linceul l'œuvre de la nature. Montagnes et marécages, grands lacs, rivières, déserts, océans, forêts, savanes sont pratiquement anéantis, décimés, exterminés. » Toute autre est la réalité des toundras arctiques.

En français et dans le contexte géographique et culturel qui nous est familier, l'alternance jour/nuit est une source commode de métaphores par son aspect binaire. De deux situations opposées, on pourra dire par exemple qu'elles sont « comme le jour et la nuit ». Inversement, dans une approche phénoménologique de la nuit toujours noire de nos régions, V. Nahoum-Grappe (1997, 20-21) voit nos nuits comme de « ténébreuses rayures » qui seraient « prises dans la toile des jours comme pour en épaissir la substance diurne grâce à la profondeur du sommeil », ce qui aboutit à une « structure en damier » du temps quotidien. Cette métaphore ne peut pas s'appliquer à l'alternance nuit/jour des Inuit des hautes latitudes, car la conception binaire ne sied pas à une appréciation correcte de leur nuit. Si l'on devait proposer un

modèle, il ne pourrait pas s'agir d'un damier noir/blanc, mais d'un arrangement autre, multidimensionnel et dont la figuration devrait intégrer tous les éléments du schéma conceptuel établi précédemment. La structure en damier, avec la notion de ruptures franches qu'elle contient (stricte alternance de cases blanches et noires, sans zone de transition), convient d'autant moins à l'Arctique que même pendant les périodes au cours desquelles obscurité et lumière diurne alternent quotidiennement, par exemple à la fin de l'hiver, les changements de luminosité ne sont jamais brusques et massifs. On assiste au contraire, comme il a été rappelé au début de ce texte, à des crépuscules qui peuvent s'étendre sur des heures, laissant voir un ciel qui s'assombrit ou s'éclaircit lentement. *A contrario* de ce qui se produit chez elle à Mittimatalik, Rosie Kalluk a bien observé lors de séjours dans le sud du Canada que l'obscurité y tombe toujours rapidement. Enfin, les pratiques courantes du sommeil, avec les inversions saisonnières des rythmes veille/sommeil, achèvent de mettre à mal la conception binaire de l'alternance nuit/jour<sup>26</sup>.

Dans ses travaux sur le savoir géographique des Inuinnait, B. Collignon a montré que l'espace inuit est fait de relations, qu'il est à penser en termes d'axes et d'itinéraires. C'est un espace changeant, relatif, subjectif (1996, 165-166) : « Il est impossible à un Inuinnait de décrire un lieu de façon apparemment objective. Il prendra toujours soin de préciser selon quel point de vue il est décrit. La saison est presque toujours spécifiée, mais aussi l'endroit où se place le spectateur [...]. Le locuteur lui-même précise dans son discours les limites de la recevabilité de sa description : fruit de sa perception, elle est explicitement subjective. » Ce mécanisme mental est également opératoire dans le processus de représentation inuit de la nuit. Tous les témoignages recueillis ainsi mettent en avant l'omniprésence du sujet parlant. Nombreux sont ceux, et pas uniquement parmi les aînés, qui n'accordent que peu ou pas de crédit aux généralisations excessives et aux descriptions supposées être objectives, quel que soit le domaine considéré. Le discours sur la nuit ne fait pas exception et privilégie le « je » et le « nous » car il s'agit avant tout de faire état d'expériences vécues personnellement ou collectivement, lesquelles enrichissent les savoirs partagés garants de la permanence de la culture. Quand des Inuit appartenant à une même communauté parlent de la nuit, indépendamment les uns des autres, en faisant appel à plusieurs critères pour la définir et la caractériser, ce n'est pas sous le couvert de l'objectivité, mais comme base narrative à

<sup>26</sup> Il est impossible de développer cet aspect dans le cadre de cet article. Je renvoie les lecteurs à mon ouvrage publié en 2011.

leur propre vécu. En conséquence, si chaque jour il y a une nuit, chacun ne peut bien parler que de la sienne, sans jamais en faire une référence absolue. Cette nuit est le fruit d'une expérience, qui émerge comme une construction intellectuelle fortement marquée du sceau de la subjectivité, ce qui n'est probablement pas sans conséquences sur la gestion du temps d'une société ayant maintenant à vivre, pour partie, en fonction d'horaires contraints (école, emplois salariés, ouverture des administrations et services, etc.).

### Remerciements

Mes plus vifs remerciements sont adressés à celles et ceux de Mittimatalik (Nunavut, Canada) qui ont partagé une part de leur savoir, notamment : Gisa Inuaraq, Rosie Kałluk, Ismaili Kačsak†, Maata Kunuk†, Alan Maktaaq†, Jaiku Piitaluusi†, Anguļianuk Qijua-pik†, Gamaılı Qiluqisaaq, John Tuurngaq† et Ilisapi Uutuva. Mes séjours au Nunavut ont bénéficié du soutien du Centre d'étude et de recherche sur les littératures et les oralités du monde (INALCO) et du Groupe de recherche « Mutations polaires : environnement et sociétés » (GDR 3062, CNRS) que je remercie. Je tiens aussi à remercier le Nunavut Research Institute à Iqaluit qui m'a accordé les indispensables permis de recherche (0500203N-M, 0203105N-A et 0203606R-M).

### Références bibliographiques

- Bennett, J., Rowley, S. (Eds.). (2004). *Uqalurait. An Oral History of Nunavut*. Montréal & Kingston, McGill-Queen's University Press.
- Bernier, J. (1911). *Report on the Dominion of Canada Government Expedition to the Northern Waters and Arctic Archipelago of the D.G.S. « Arctic » in 1910*. Ottawa, Department of Marine and Fisheries.
- Bordin, G. (2005). Phasages et déphasages. Représentations du temps chez les Inuit de l'Arctique oriental canadien. *Globe, Revue internationale d'études québécoises*, 8 (1), 99-133.
- Bordin, G. (2008). *La nuit inuit. Vécu et représentations de la nuit chez les Inuit du nord de la Terre de Baffin (Nunavut, Arctique canadien)*. Thèse en ethnologie. Nanterre, Université Paris Ouest Nanterre La Défense (deux volumes : texte principal et corpus).
- Bordin, G. (2009). Lexical discontinuities between generations: Recent Inuit cases from North Baffin Island. *Anthropological Linguistics*, 51 (3-4), 191-208.
- Bordin, G. (2015). *Beyond Darkness and Sleep: the Inuit night in North Baffin Island*. Louvain-Paris, Peeters.
- Bureau, L. (1997). *Géographie de la nuit*. Montréal, L'Hexagone.
- Burn, C. (1996). *The Polar Night*. Inuvik, The Aurora Research Institute, Scientific Report No. 4.
- Collignon, B. (1996). *Les Inuit. Ce qu'ils savent du territoire*. Paris, L'Harmattan.
- Ekirch, A. R. (2005). *At day's close: night in times past*. London, Norton.
- Fortescue, M., Jacobson, S., Kaplan, L. (1994). *Comparative Eskimo dictionary, with Aleut Cognates*. Fairbanks, University of Alaska, Alaska Native Language Center.
- Galinier, J., Monod Becquelin, A., Bordin, G., Fontaine, L., Fournaux, F., Roullet, J., Salzarulo, P., Simonnot, P., Therrien, M., Zilli, I. (2010). Anthropology of the night. Cross-disciplinary investigations. *Current Anthropology*, 51 (6), 819-847.
- Jenness, D. (1928). *The People of the Twilight*. New York, Macmillan.
- Lopez, B. (1987). *Rêves arctiques*, Paris, Albin Michel, coll. 10/18.
- MacDonald, J. (1998). *The Arctic Sky: Inuit astronomy, star lore, and legends*. Toronto, The Royal Ontario Museum & Iqaluit, Nunavut Research Institute.
- Nahoum-Grappe, V. (1997). Remettre à demain. *Sociétés & Représentations*, 4, 11-38.
- Oosten, J., Laugrand, F. (Eds.). (2001). *Travelling and surviving on our land/Nunattinni aullakataqattarniq annau-manasungnirlu*. Iqaluit, Nunavut Arctic College (deux volumes en inuktitut et anglais).
- Saladin d'Anglure, B. (1990). Frère-lune (Taqqiq), sœur-soleil (Siqiniq) et l'intelligence du monde (Sila). Cosmologie inuit, cosmographie arctique et espace-temps chamanié. *Études/Inuit/Studies*, 14 (1-2), 75-139.
- Tcherkézoff, S. (2003). *FAA-SAMOA, une identité polynésienne (économie, politique, sexualité)*. Paris, L'Harmattan.
- Therrien, M. (1987). *Le corps inuit*, Paris, SELAF.
- Weyer, E. M. Jr. (1932). *The Eskimos, their environment and folkways*. New Haven, Yale University Press.